

ce point son air, ses cheveux blancs comme neige, sa veste aux basques écourtées, ses guêtres brunes montant jusqu'aux genoux, et même le mouvement de sa tête. qu'il ramenait vers la poitrine, quand on lui demandait de se souvenir? Car il avait fait toute la grande guerre de 1793, l'aïeul, vécu dans les genêts, couru les chemins de nuit et de jour, il avait reçu trois blessures, passé la Loire avec l'armée en déroute, et tout vu, tout connu, tout souffert: il racontait cela longuement, aux veillées. Pourquoi revenait-il? Comment se trouvait-il là, sur le passage de son petit-fils, à cette distance habituelle des fantômes de nuit, qui ne sont jamais ni près ni loin? Julien eut peur qu'il ne demandât des nouvelles de Pierre, et se glissa, courbé, vers la haie de saules qui filaient le long du pré, à sa gauche. Mais il en était encore à vingt pas au moins, quand un son de voix lui arriva par-dessus la rivière et par-dessus les sépées.

—Tu es bien pressé, Julien?

Le respect et la peur le clouèrent sur place. Jamais il n'avait parlé couvert devant l'aïeul. Il ôta son chapeau, et attendit un peu. Les oreilles lui sonnaient comme si tous les grillons du pré les eussent habitées. La voix reprit:

—Tu as vendu tes bœufs, Julien, et tu n'en as pas racheté d'autres. Ils étaient donc trop chers?

Il percevait distinctement les paroles, mais il ne voyait plus qu'une forme indécise, à cause de la distance et surtout des ondes de brume que le vent charriait entre la rivière et lui. Il répondit:

—Non, grand-père, ils n'étaient pas trop chers. C'est pour payer les dettes du fils que j'ai vendu mes bœufs.

—Tes deux meilleurs?

—Oui, certes.

Et la voix se fit profonde pour dire:

—C'est grande pitié, mon pauvre Julien, des enfants d'aujourd'hui. . . Nous savions mieux vivre autrefois, autrefois, autrefois. . .

Toutes sortes d'échos des bois, des criques de l'Evre, des coteaux noyés d'ombre, répétèrent: "Autrefois, autrefois."

(A suivre)